



Nouvelles et débuts de roman écrits entre 2018 et 2023 et classés des plus anciens aux plus récents.

Créatures venues d'ailleurs :

Nouvelle écrite en 2018 dans le cadre du concours de nouvelles s'adressant aux collégiens et lycéens du Douaisis dont le thème était : « Créatures venues d'ailleurs ». Contrainte supplémentaire imposée : s'inspirer du style des nouvelles appartenant au courant réaliste.

Louise avait beau remonter le plus loin possible dans ses souvenirs, même en faisant des efforts considérables, elle ne se rappelait n'avoir connu que la campagne. Elle se voyait encore enfant, vêtue, par-dessus sa chemise blanche en coton, de sa robe rouge coquelicot favorite. Lorsqu'elle était encore cette petite fille aux yeux clairs, aux joues roses et au charmant petit nez parsemé de taches de rousseur, elle avait souvent traversé seule les longs chemins de terre et d'herbe ainsi que les champs de blé aux épis dorés par le soleil qui bordaient la ferme où elle avait passé les dix-huit premières années de sa vie. Le sourire aux lèvres, elle marchait longtemps jusqu'à arriver à l'épicerie la plus proche, où le vieil homme en redingote et gilet court, chaussé de vieilles bottes de cuir usées à force de marcher longtemps, lui vendait quelques laitages.

C'est ce à quoi Louise pensait alors qu'elle était assise dans le train qui l'emmenait vers Lille à présent. Son wagon était bondé. La jeune fille estima qu'elle n'avait jamais vu autant de monde en dix-huit ans d'existence, excepté les moutons de sa campagne natale où la nature était prépondérante. Et quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle arriva à la gare ! Elle avait à peine eu le temps de prendre conscience du nombre de personnes assises dans le compartiment lorsqu'un bruit assourdissant retentit dans ses oreilles pour l'informer qu'elle était arrivée à destination. Louise voulut sortir par la première porte mais se retrouva coincée. La jeune fille était terrorisée. Elle appréhendait déjà le fait de venir en ville pour la première fois. Il y avait trop d'inconnus qui étaient collés à elle, poussant le plus de monde possible, avec pour seul but de sortir plus rapidement. Son angoisse était à son paroxysme. N'ayant pas l'habitude d'avoir tant de monde autour d'elle, venant d'un village où le peu d'habitants qu'il y avait se connaissaient tous mutuellement, elle se mit à suffoquer. Par chance, sa silhouette frêle réussit à se faufiler et sortit du compartiment : elle ne sut alors plus où donner de la tête ! Impressionnée, la jeune fille s'extasia devant la taille de la gare et surtout le nombre de boutiques qui la jouxtait. Elles paraissaient pour elle extrêmement proches les unes des autres. Marquée par ce contraste saisissant, elle repensa alors avec nostalgie à sa petite épicerie. Il lui semblait incroyable qu'il puisse y avoir tant de monde au même endroit. Elle observa la foule : les visages avaient tous des expressions différentes. En effet, certains avaient l'air heureux, d'autres tristes, et d'autres encore paraissaient agacés : ils avaient sûrement manqué leur train, pensait-elle. Elle observait avec plus d'attention les personnes qui l'entouraient et distinguait des travailleurs, des jeunes couples, des mères de famille avec leurs enfants, des groupes d'adolescents venus passer l'après-midi ensemble... tant de diversité l'émut. Cela n'avait rien à voir avec ce qu'elle connaissait dans son petit village de campagne ! Elle se sentait ici comme sur une autre planète, l'atmosphère était totalement différente de ce dont elle avait l'habitude, si bien qu'elle se sentait totalement dépaycée. Louise avait des étoiles plein les yeux rien qu'en découvrant la gare, il lui tardait donc vraiment de voir la ville !

La petite paysanne entendit tout à coup une magnifique mélodie sortir de nulle part. C'est du moins ce qu'elle croyait. Elle remarqua alors qu'un pianiste était là, en plein milieu de la gare. Il était assis sur un siège noir, de la même couleur que son instrument. Ses vêtements étaient simples : un pantalon et un foulard noir, des baskets et un t-shirt blanc, de ceux que les gens de la ville portent aujourd'hui. Cela tranchait avec la tenue de Louise, elle qui portait une robe héritée de sa grand-mère. Le musicien, ne semblant pas déséquilibré par l'imposant sac qu'il portait sur le dos, faisait courir ses doigts sur le clavier de plus en plus vite. Une grande concentration émanait de son visage. Il ne semblait pas faire attention aux passants qui s'arrêtaient pour l'observer, l'acclamer ou le filmer avec un appareil dont Louise n'avait jamais eu l'utilité : un téléphone portable. Elle se demandait si c'était vraiment indispensable de filmer ce moment, pouvaient-ils pas plutôt profiter de la mélodie qui était jouée sous leurs yeux ? Nonobstant, elle apprécia la performance musicale. Elle était également très étonnée. Jamais elle n'aurait pensé qu'il y eut un piano dans un tel endroit ! Sa curiosité était à son comble. Se demandant s'il y avait d'autres choses étonnantes à découvrir dans cet univers tout nouveau pour elle, la jeune fille sortit alors de la gare.

Une fois à l'extérieur, une autre réalité, plus désagréable, s'imposa alors à elle : le brouhaha de la ville, les pleurs des jeunes enfants et surtout les sonnettes des vélos et les klaxons de voitures (elle ne pouvait compter ces dernières tellement elles étaient nombreuses) lui déchirèrent les tympans. Elle commençait à avoir un mal de tête d'une intensité incommensurable, même si elle essayait tant bien que mal de s'en accommoder. Soudainement, elle perçut quelque-chose : devant une boutique désignée comme « Le Merveilleux » par son enseigne, il y avait une foule immense. La longue file d'attente, qui s'étendait sur tout le long de la rue perpendiculaire, la surprit : il y avait réellement des personnes capables de rester des heures dans une même file d'attente juste pour un seul gâteau, et sans broncher en plus ! Elle se dit alors que franchement, c'était tout de même incroyable, et que décidément, les gens de la ville n'étaient pas comme eux ! tout en secouant vigoureusement la tête. Elle considéra alors qu'il existait peut-être des attitudes que ceux qui, comme elle, ne venaient pas d'ici ne pouvaient pas comprendre ; et pour elle, ici, c'était l'ailleurs.

Elle continua alors son exploration de la ville et trouva un petit café charmant, où les motifs fleuris des coussins sur les petites chaises en bois clair se mariaient parfaitement avec le parasol bleu roi qui surplombait les tables rondes. Le café était presque désert, un jeune homme aux cheveux blonds coupés courts, avec un nez long et des lunettes de la même couleur que ses yeux noisette l'accosta. Il commença par la saluer et lui dit qu'il la trouvait très jolie, ce qui la stupéfia. Elle s'interrogea, était-ce monnaie courante en ville ? On ne lui avait jamais dit ce genre de choses, avant, dans sa petite campagne reculée. Étonnée, elle répondit un merci poli, tout en rétorquant avec le sourire qu'elle n'était pas intéressée. Cela ne lui étant jamais arrivé, elle se dit alors une fois de plus que les gens de la ville étaient vraiment étranges : elle ne pensait pas que les habitants de la ville et de la campagne d'une même région pouvaient avoir des habitudes aussi différentes !

Au moment où elle se décidait à reprendre le chemin de la gare pour rentrer chez elle, un bâtiment singulier attira son regard. C'était le plus immense édifice qu'elle n'ait jamais vu ! Les rayons du soleil se reflétaient sur les multiples vitres de la façade. Emmerveillée par tant d'éclat, Louise décida d'entrer. La jeune fille découvrit alors que le bâtiment abritait d'innombrables boutiques, et ce sur plusieurs niveaux. Les devantures des boutiques étaient saturées de diverses affiches et de panneaux publicitaires de tailles différentes. Louise ne savait

plus où donner de la tête. Les yeux rieurs, elle emprunta alors pour la première fois de sa vie ce que le petit garçon pressé qui tirait la manche de sa mère à côté d'elle appela un escalator.

Lorsqu'elle eut atteint l'étage, elle fut prise d'un léger vertige. Elle commença à perdre l'équilibre et se rattrapa sur le garde-corps qui était en face du premier magasin de l'allée. Louise passa alors sa tête par-dessus la balustrade, et analysa plus en détails l'étonnant spectacle qui se déroulait sous ses yeux : vue de cette hauteur, la foule de personnes qui se pressait pour entrer dans les différentes enseignes multicolores illuminées par des néons ressemblaient à de petites fourmis. Son regard s'attarda sur une femme en dessous d'elle. Elle ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans, et avait une chevelure d'un blond doré lumineux. Elle arborait une robe en dentelle qui avait l'air neuve, bien qu'elle l'ait déjà porté plusieurs fois. La femme blonde avait appliqué un fard à paupières marron glacé et du mascara dans le but d'agrandir ses grands yeux vert amande.

La jeune fille venue de la campagne ne put se retenir de pousser un petit cri d'étonnement lorsque le contraste avec sa propre personne lui sauta aux yeux. C'est vrai qu'elle était parfaitement différente de tous les gens qu'elle avait pu croiser jusqu'alors. Vêtue simplement d'une robe bleu pétrole, d'un long châle en laine et chaussée de vieilles galoches, la seule originalité de sa tenue résidait dans le fichu rouge qu'elle portait sur la tête. Malgré ses dix-huit ans, son visage semblait déjà creusé par la fatigue, fruit de toutes ses années passées à s'occuper de troupeaux de moutons, et ce du petit matin jusqu'au crépuscule. Toute son adolescence, elle ne l'avait pas vécue comme toutes les jeunes filles venues passer la journée dans ce grand centre commercial entre amies : Louise, elle, s'était évertuée à effectuer sans jamais faillir son travail à la ferme, et ce dans le but d'aider son père mourant. Lorsqu'elle repensa à lui, des larmes lui montèrent automatiquement aux yeux : son père adoré ! Il lui manquera à jamais. Louise se ressaisit soudainement. Même si ces douloureuses pensées l'affectaient, elle devait se montrer digne pour éviter les moqueries des passants et faire honneur à son père. Elle était certes paysanne, n'avait aucune connaissance des coutumes de la ville et venait effectivement d'une classe sociale moins élevée, mais ce n'est pas pour ça qu'elle avait moins de valeur que les autres. Ainsi, il était hors de question qu'ils la voient pleurer, ce qu'elle considérait comme un signe de faiblesse.

Pour se remettre des émotions qu'elle ne laissait pas transparaître, Louise marcha dans l'allée de magasins. Envoûtée par les effluves délicieusement caramélisées des gaufres de Liège, elle rejoignit un petit point de vente. Elle ne reconnut pas tout de suite le vendeur âgé qui la saluait avec un sourire, pourtant sa mâchoire carrée et les rides sur ses paupières inférieures lui rappelaient sans aucun doute un vieux souvenir. Le vieil homme paru considérer comme normal qu'elle ne le reconnaisse pas maintenant qu'il avait troqué sa redingote et ses vieilles bottes pour un simple tablier de vendeur fuchsia et des derbies marron. Lorsqu'il lui apprit qu'il était Victor, l'épicier chez qui elle se rendait souvent quand elle était enfant, Louise n'en revenait pas. Les chances pour recroiser en ville cet homme au visage familier après huit ans étaient, se dit-elle, infimes. Lorsqu'elle lui fit entendre que son père, le fermier qui avait toute sa vie travaillé sans relâche pour gagner sa vie, était décédé, son visage se crispa. Pour détendre l'atmosphère, il offrit à Louise une sorte de glace très étrange : un granité à la framboise, ce qui amusa la jeune fille. Contre toute attente, elle trouva cela surprenant, mais délicieux.

La conversation dévia sur la ville et la nouvelle vie de Victor à Lille. Il avait certes rencontré des difficultés à s'intégrer au début, mais au bout de deux ans, il s'y était fait. Malgré tout, on

ressentait qu'il n'oubliait jamais d'où il venait : de ses habitudes de paysan, il avait gardé le besoin d'aider les autres. Cela se confirma totalement quand il fit à Louise une proposition qui allait bouleverser sa vie. Il se surprit alors à lui demander, si, maintenant que son père s'était malheureusement éteint, elle avait songé à quitter la campagne pour recommencer à ses dix-huit ans une nouvelle vie, en ville. La jeune fille pesa alors longuement le pour et le contre à l'aide de ce qu'elle avait vu ce jour-là. Elle pensait que même si la ville était un tout autre univers pour elle et qu'elle se sentait très différente des gens ici, un nouveau départ lui ferait certainement le plus grand bien. Louise promit d'y réfléchir et se leva pour partir, sans oublier de remercier chaleureusement Victor. Sur la route qui l'emmenait à la gare, elle savait néanmoins que sa décision était déjà prise

Intrépide :

Fiction avec narrateur homodiégétique, point de vue à la première personne : dans la peau d'un petit chien, Intrépide. Écrit en juin 2018.

PROLOGUE

Les doux rayons du soleil caressent ma fourrure, me réveillant au passage. J'ouvre doucement les yeux et m'étire de tout mon long en baillant. Je regarde autour de moi : personne. C'est normal. Je me lève, et approche mon museau de la grille, laissant échapper un couinement. Vraiment personne ? Un bruit retentit. Un bruit de pas. Non, je ne suis pas seul ! Ma queue frétille, et je renifle avec insistance la personne qui est en face de moi. C'est Laura, la propriétaire du refuge. Elle me regarde, et sourit. J'aboie pour attirer son attention, je tourne en rond dans ma cage. Mais Laura n'est pas bête, elle comprend très bien. On m'a dit que les humains ne nous comprennent pas, nous, les chiens. Mais je crois que Laura n'est pas comme les autres. Elle a peut-être été un chien dans une vie antérieure, qui sait ? Elle ouvre la porte de la cage, et me saisit par mon collier. Je me laisse faire, tout en m'approchant d'elle. Je n'ai qu'une envie et elle le sait : je veux aller dehors, courir sur l'herbe fraîche, pour dépenser mon trop-plein d'énergie. Mais avant de me laisser sortir, elle s'agenouille, me sert dans ses bras, et me chuchote quelques mots : « Oh, mon petit Intrépide ... ».

Oui, Intrépide, c'est moi. C'est d'ailleurs le seul mot que je comprends dans sa phrase. Les humains racontent souvent du charabia incompréhensible. Ils sont bizarres quand il s'agit de s'exprimer. Je lui lèche les mains, mais elle me repousse gentiment, continuant ses bavardages. « Je t'ai trouvé une famille très bien, elle va venir te chercher aujourd'hui. Ils ont un grand jardin où tu pourras jouer et courir comme bon te semble ... Et il y a des enfants aussi, c'est chouette hein ? », me dit-elle. Je ne comprends rien, mais je vois qu'une larme coule sur sa joue. Je connais bien Laura, c'est elle qui s'occupe de moi depuis que je suis chiot. J'ai un peu plus de six mois aujourd'hui, et je sais très bien quand elle ne va pas bien. Elle ressert la pression, mais je me laisse faire. Je sais que ça va lui faire du bien. Elle me relâche quelques minutes plus tard, et me sourit tristement. Je la regarde dans les yeux. Elle se lève, et s'éloigne un peu pour prendre une laisse sur l'étagère. Je cours vers elle, la queue frétilante. Elle me fait une dernière caresse sur la tête, avant de m'attacher. Sitôt qu'elle a fini, je me précipite vers la sortie, et elle me suit au pas de course. « Allez, on va se promener ! », s'exclame-t-elle en s'essuyant les yeux avec le revers de sa main. Promener est un mot que j'aime beaucoup. C'est donc avec beaucoup d'enthousiasme que je la traîne dehors.

CHAPITRE 1

Après notre petite balade, Laura et moi rentrons au refuge. J'entends de loin les autres chiens qui aboient : ils ont faim. Mon ventre commence à gargouiller aussi... Nous pénétrons dans le grand bâtiment, et Laura me reconduit à ma cage. Elle ferme la porte, juste après une dernière caresse. J'attends avec impatience mon repas. J'entends d'ailleurs quelqu'un arriver. C'est Jérôme, il travaille au refuge tous les jours. Il parle un peu avec Laura, avant d'aller dans une pièce un peu en retrait. Je ne le vois pas, mais je le sais. Simple question d'habitude.

Il revient quelques instants plus tard avec un grand sac et une pelle. Mmm, ça sent délicieusement bon... J'en salive déjà ! J'entends les croquettes tomber dans les gamelles en métal. Je passe mon museau entre les barreaux de ma cage, pour voir où il en est. Après quelques instants, Jérôme arrive devant moi. Je suis debout contre la porte, surexcité. Il pose sa main sur la cage, prêt à ouvrir. « Assis. », me dit-il fermement. J'obéis, et me pose sur mon arrière-train. Il ouvre la porte, et me caresse sur la tête. « C'est bien, Intrépide. », continue-t-il, tout en versant ses croquettes dans ma gamelle. Je me précipite vers cette dernière, sans attendre que Jérôme ait fini. Il me repousse un peu, avant de sortir de mon box. Je dévore mon repas sans attendre une seconde de plus, affamé. J'avoue que la nourriture est mon péché mignon. Je ferais n'importe quoi pour avoir une friandise ou un bol de croquettes. Une fois ce bon repas terminé, je me dirige vers ma couverture, et m'allonge dessus, les yeux dans le vague.

Je pose ma tête sur mes pattes, avant de fermer les yeux. Quelque-chose vient malheureusement troubler mon sommeil. Quelqu'un plutôt. C'est Laura qui est de retour, une laisse dans la main. Elle ouvre la cage, sous mon regard attentif, et accroche la laisse à mon collier. Je me lève, bien que je n'aie pas vraiment envie de partir me promener maintenant. « Viens Intrépide, ta nouvelle famille est arrivée... » me chuchote-t-elle, en me tirant vers la sortie. Je la suis docilement, reconnaissant mon nom parmi ces mots. Laura m'emmène dans un bâtiment à côté du refuge, où des humains attendent, assis à une table. Il y a deux enfants humains qui crient, dont un qui se précipite vers moi. Je prends ça pour une invitation au jeu. Je cours vers lui, et il s'éloigne en criant et en riant. Laura me rappelle à l'ordre. Elle n'aime pas quand je fais ça. Nous avançons vers les humains. En les reniflant un peu, je me rends compte que je les ai déjà vus dernièrement. Ils sont venus il y a quelques jours je crois. La dame me fait une caresse sur le museau, juste là où j'adore. Je lui lèche la main, et elle la retire en riant. Dommage... « Bonjour. » dit Laura, en serrant la main des deux adultes. Voilà encore une manie bizarre. Est-ce que nous, les chiens, nous nous serrons la patte ? Avouez-le, ce serait ridicule. Je les regardais faire sans comprendre, mais j'étais intrigué. Les humains regorgent de mystères à découvrir, ils font beaucoup de choses dont nous ignorons le sens, et ont un langage dur à traduire. Mais peut-être qu'un jour, nous arriverons à les comprendre, qui sait ? Un des enfants s'approche de moi, en souriant. Je ne peux m'empêcher d'être attendri en le voyant. Les bébés humains sont vraiment mignons et drôles, même s'ils sont parfois brusques et bruyants... Je leur pardonne. Laura et les adultes s'asseyent à une table, et je me couche au pied de ma protectrice, pour rattraper mon sommeil interrompu. L'enfant qui me regardait tout à l'heure me caresse les oreilles et les soulève en riant gaiement. Je la – parce qu'il s'agit d'une femelle – regarde, amusé. Il en faut vraiment peu pour les faire sourire ! Après un long moment à écouter les blablas incessant de Laura et des deux autres et à me faire papouiller par les enfants, Laura se lève suivit de ses interlocuteurs. Elle prend ma laisse qui traîne à ses pieds, et la tend à la dame, en me demandant de me lever. J'obéis, et me redresse. Les deux enfants sautillent dans tous les coins, et le monsieur doit hausser la voix pour qu'ils se calment. J'hausse un sourcil.

Nous faisons quelques pas tous ensemble. Croyant à une balade, je me laisse entraîner, regardant gaiement autour de moi. Nous arrivons vite à l'endroit où les voitures sont rassemblées. Il y a tant d'odeurs ici ! Je renifle partout, mais on m'en empêche. On me conduit devant une voiture noire, et l'on ouvre l'arrière. Il y a une cage. Je ne suis jamais monté dans un engin comme cela. Ça me fait un peu peur d'ailleurs... Le monsieur me prend dans ses bras, et me mets dans la cage. Laura s'approche ensuite, au bord des larmes. Elle a l'air vraiment triste... « Au revoir Intrépide... Amuses-toi bien... » me chuchote-t-elle.

Je ne sais pas pourquoi, mais son ton ne me rassure pas. Et cette situation non plus... Elle me fait une dernière caresse, et referme la porte de la cage. Incapable de parler, elle sert la main des humains et s'en va. Je suis seul avec eux. Je vois Laura s'éloigner un peu, avant de faire volte-face. Elle me regarde. Je la regarde. Elle me sourit. Je gémis. Je veux sortir de là ! Mais les humains n'ont pas compris. Ils referment l'arrière de la voiture et montent tous dedans. En une minute nous sommes partis, malgré mes pleurs incessantes.

CHAPITRE 2

Le trajet me paraît interminable. Je suis secoué dans tous les sens, dans cette cage minuscule. Je gémis, j'ai peur, je ne comprends pas. Je ne suis jamais monté dans une voiture, mais je sais que les chiens qui vont dedans ne reviennent jamais. Mais je ne veux pas partir ! J'étais bien au refuge avec Laura, Jérôme, les bénévoles, et les autres chiens... Mes parties de jeu avec Lola, mes siestes sur la pelouse avec Biscuit... Je gémis, je pleure à ma manière, en espérant que ces humains comprendront que je veux qu'ils me ramènent au refuge. Mais seuls les enfants s'intéressent à moi. La petite fille passe sa main à travers les sièges pour toucher ma cage, et je l'entends s'égosiller de sa petite voix aiguë. « Trépide y pleure ! Y est triste ! - Il a un peu peur, c'est normal, ma chérie. Mais à la maison, il sera bien. » répond la femelle adulte. La petite insiste un peu, mais finit par se calmer. Je ne sais pas pourquoi, mais je l'aime bien, cette petite.

Après de longues minutes qui m'ont parues des heures, la voiture s'arrête enfin. Les humaines sortent, et les enfants, tous excités, se précipitent vers le coffre où je suis enfermé en poussant de petits cris. Les adultes ouvrent le coffre, et l'un d'eux saisit ma cage assez brusquement. Moi qui étais debout, me voilà maintenant plaqué contre le sol. Je me relève aussitôt et regarde tout ce qui se passe par la grille. Wouah ! De l'herbe à perte de vue ! Et plein d'odeurs inconnues ! Au loin, j'entends un chien aboyer à tue-tête, ainsi que de nombreux bruits de voiture. On m'emmène dans un bâtiment, puis dans une pièce. Ma cage fût posée au sol, et on ouvrit la porte. D'abord hésitant, je sors avec prudence, sous le regard attentif et silencieux des humains. Je vois néanmoins le sourire qu'ils ont plaqué sur leurs lèvres. Cela me fait penser à Barry, un ami dalmatien. Il arrive à la perfection à imiter le sourire des hommes, ce que je n'arrive pas à faire. Il m'a toujours amusé, celui-là, un vrai clown. Mais je ne le reverrais pas... Un bruit attire mon attention. Je regarde tout autour de moi, et finit par en repérer la source. Un os. Un os qui couine. Génial ! Je me précipite vers le jouet, que les enfants font couiner en riant. Je le mâchouille, je me roule au sol, sur les doux tapis de la maison, je fais rire les uns et les autres. Je me sentirais presque heureux, comme cela. Je suis le centre d'attention. J'adore ça. Mais rien ne me le fait oublier, je ne suis plus chez moi. « Allez, laissez-le tranquille maintenant ! Il va se reposer. » Une voix retentit, et les enfants arrêterent aussitôt de jouer avec moi. Intrigué, je les regarde courir vers leur mère, l'air suppliant. Ils ont un air de chiot qui quémande des croquettes, ces deux-là. Ils me font bien rire, tiens !

« Et Trépide dodo ? demande la petite fille.

- On dit pas « Trépide », on dit « Intrépide ». rectifie le garçon, avec un air de Monsieur-je-sais-tout.

- Non ! cria sa sœur, de sa voix stridente.

- Si ! Si ! Si ! Et si ! »

Pitié, sortez-moi de cet enfer ...

Cela fait maintenant une semaine que je vis ici, avec mes nouveaux maîtres. J'ai appris à les connaître. Je vais donc vous présenter ma meute. Dans l'ordre hiérarchique, il y a le couple dominant, composé de « Papa » et de « Maman ». Ce sont leurs noms. Papa est le mâle dominant, c'est lui qui commande. Il ne supporte pas le bruit, c'est pour ça qu'il a mis tous jouets qui couinent en hauteur. Mais ce n'est pas grave, ça m'énerve aussi au bout d'un moment. Maman est la femelle de Papa, et elle a beau être la dominante, elle est facile à faire craquer. Il suffit de lui faire les yeux doux et de pousser quelques gémissements pour qu'elle me donne un petit morceau de ce qu'elle cuisine. Puisque les humains cuisinent au lieu de chasser, en fait ils mangent comme un chien et comme un lapin en même temps... Ils sont bizarres niveau nourriture ! Plus bas dans la hiérarchie, il y a les petits du couple dominants. Il y a un petit mâle qui s'appelle Mathias. Il est très énergique, mais au moins il joue très souvent avec moi. Papa et Maman ont aussi une toute petite femelle, qui se nomme Emilie. Elle est très bruyante, mais elle adore les câlins, même si parfois elle me fait un peu mal... Mais ce n'est pas grave, si elle était de mon espèce, ce serait encore un chiot ! Ma meute est vraiment gentille avec moi. Je suis le centre d'attention, on m'emmène faire des balades gigantesques, et je n'ai plus de box ! Je vis en liberté dans la maison ! J'ai une tonne de jouets, des câlins et caresses par milliers... Laura me manque toujours. Mais je suis heureux, ici. Est-ce ça, une famille ?

CHAPITRE 3

Je suis ici depuis longtemps, maintenant. Je ne sais pas exactement, mais cela fait au moins plusieurs mois ! J'ai beaucoup grandi, Maman dit que je mange comme quatre ! Aujourd'hui, toute la meute est très excitée. Je ne sais pas ce qui se passe, mais je me prends au jeu : je cours dans tous les sens en sautillant, tout le regard hilare des enfants. En effet, il n'y a qu'eux à la maison, Papa et Maman sont partis quelque part. C'est peut-être pour ça qu'ils sont aussi nerveux. « Trépide avoir une amiiiiie ! » criait Emilie à qui voulait l'entendre. Cela faisait depuis que ses parents étaient partis qu'elle clamait ceci de sa petite voix. Trépide était devenu mon surnom. « Chut ! Puisque Papa et Maman ne sont pas là, c'est moi qui commande ! Alors tais-toi et suis-moi, on va faire un jeu ! » s'écria Mathias, avec un ton que je connaissais bien. Même si je ne comprenais pas ses paroles, je voyais bien qu'il essayait de se montrer plus grand et plus fort que sa sœur. C'était comme lorsque je montrais les crocs à un autre chien pour qu'il refuse le combat où je devrais lui exprimer ma dominance. C'est peut-être plus clair, comme cela. En général, Emilie se mettait à pleurer ou à lui répondre, mais là, elle avait l'air enthousiaste.

« Un zeu ? Quel zeu ? demande-t-elle en avança vers son frère.

- Une chasse aux trésors ! On serait des pirates ! s'exclame Mathias.

- Non ! Princesses ! réplique sa sœur, visiblement en désaccord avec lui.

- Non, les princesses c'est pour les bébés ! Et puis, ce sont les pirates qui font des chasses aux trésors, d'abord.

- Non ! Pas bébé ! Princesse !

- OK ... Tu seras une princesse, et moi un pirate, d'accord ? Et Intrépide sera notre chien, et il détecterait les tempêtes et les méchants, et il arriverait à sentir les trésors sous la terre, et il aurait des pouvoirs magiques !

- Oui ! Viens Trépide ! » piaille Emilie.

Les deux enfants se précipitent vers moi, et le plus grand me saisit fermement dans ses bras. Il me dépose sur le canapé, sa sœur s'installe à côté de moi, et me serre contre elle. Je m'agite, mais elle ne me lâche pas. Je n'ai pas le droit de monter sur le canapé d'habitude ... Donc j'aime bien ! « Ici on est sur mon bateau, moussaillons ! Nous levons l'ancre ! » crie Mathias, avec une voix étrange. Sa sœur éclate de rire, tandis que je penche la tête sur le côté. Il est bizarre... Mais je crois que ça fait partie du jeu.

Nous avons joué très longtemps à ce jeu. On devait sauter du canapé au fauteuil, puis du fauteuil à l'autre canapé. C'était marrant. En fait, on y a joué jusqu'à ce qu'un bruit attire notre attention. Je me précipite vers la porte en jappant. Papa et Maman rentrent ! Je gratte la porte avec des griffes, la queue frémissante. Petit à petit, la porte s'ouvre, et Maman prend sa grosse voix. « Intrépide, assis ! » s'exclame-t-elle. J'obéis en silence. Ils n'aiment pas quand je gratte la porte, mais c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'en empêcher...

Je lève le museau vers mes supérieurs, et remarque que Papa tient une cage dans la main, comme celle où j'étais enfermé lorsque je suis arrivé ici ! C'est vrai que maintenant, je m'en rends compte... Il y a un intrus sur mon territoire ! Une intruse, même. Maman referme la porte, pendant que je renifle partout autour de Papa. Il dépose la cage par terre, et Maman me tient par le collier. Il ouvre lentement la cage, et l'individu en sort. Les muscles bandés, la gueule entrouverte, je suis prêt à faire face à mon adversaire ... Qui se trouve être une jolie chienne d'un blanc pur, uniforme. Elle tient à peine sur ses petites pattes, elle mesure la moitié de ma taille. Tremblante, elle sort de sa prison, les oreilles rabattues sur le crâne et la queue entre les pattes. En me voyant prêt au combat, elle recule. Moi, je relâche la pression. Maman le comprend, elle fait de même avec mon collier. « Intrépide, voici Gladys. Gladys, voici Intrépide. » dit Maman. Je penche la tête sur le côté, et finit par s'asseoir, dévisageant l'inconnue. Sous le regard tendu et stressé de ma meute, Maman me lâche. Je m'approche de la nouvelle venue, qui tremble toujours. Je la sens, je la regarde, je l'inspecte. Elle sent le refuge. Cette douce odeur familière me manque tant. Elle aussi ne renifle, mais plus discrètement. Je sens sans peine l'odeur de la peur imbibée dans son pelage, et frotte mon museau contre son épaule. Je m'aplatis devant elle et relève mon arrière-train, la queue frémissante. Je l'invite à jouer. Elle semble comprendre tout de suite, et se précipite vers moi, sur ses pattes encore flageolantes. A la dernière seconde, je bondis à côté. Héhé, elle croyait m'avoir ? S'entame ensuite une longue course-poursuite, sous le regard maintenant amusé et les éclats de rire de Papa, Maman, Emilie et Mathias.

L'Élevage :

Essai d'écriture de l'incipit d'un roman de science-fiction. Écrit en 2020.

CHAPITRE 1 : LA PESÉE :

Au fur et à mesure que la journée avançait, ma respiration devenait de plus en plus irrégulière et saccadée. Je savais qui allait arriver. Quelle douleur j'allais ressentir lorsque l'heure du repas du soir arriverait et que tous mes semblables, les Humains Indésirables se réuniraient dans la Grande ce Salle. Mon cœur se serrait à l'idée de subir une nouvelle fois cette opération, et j'étais déjà désespérée de voir certains d'entre nous – ou peut-être moi – disparaître et ne jamais revenir ; personne ne savait ce qui leur arrivait. Mourraient-ils durant la Pesée, trop vieux ou trop faibles pour y résister ? Tentaient-ils désespérément de s'enfuir dans une montée d'adrénaline inconsciente ? Le mystère planait au-dessus de ces Disparus jusqu'à ce qu'on en garde qu'un simple souvenir. Je me rappelais vaguement d'Élio, un adolescent qui, comme moi, était né ici ; il avait des idées de rébellion, et du haut de ses 15 ans à l'époque (pendant que j'en avais 7 de moins), de temps en temps, le soir, il me racontait des histoires sur l'Extérieur. Il ne me disait jamais d'où ces informations lui venait, il gardait toujours un certain mystère ; mais voir la passion avec laquelle il contait ses histoires suffisait à me faire imaginer un monde meilleur, plus beau.

L'Élevage dans lequel je vivais était plutôt grand : il avait plusieurs pièces quasiment similaires, dont les murs qui s'étendaient vers le haut étaient lisses et solides, le sol était un simple carrelage sur lequel trainait des gravillons et les quelques luminaires qui nous éclairait étaient des ampoules qui clignotaient, mal alimentées. C'était sombre, lugubre et souvent, on ne distinguait des autres Humains Indésirables que la maigre et maladroite silhouette dans ce lieu ténébreux. Il fallait se tenir sous une source de lumière pour pouvoir apercevoir – au minimum possible – les traits du visage de son camarade.

En ce jour de Pesée, je tenais fermement la main de Mikk, mon petit frère de quatorze ans et avançait dans le Couloir de la Nuit. C'est ici que tous les Humains Indésirables dormaient durant plusieurs années avant de finir par se faire abattre. Du haut de mes seize ans, je savais déjà que je n'en avais plus que pour quelques années au sein de l'Élevage si tout se passait comme prévu : ils finiraient par m'assassiner pour que je finisse dans l'assiette des hommes de l'Extérieur. En tant qu'Humaine Indésirable, j'étais destinée à finir comme un bœuf dans un abattoir, déchirée sous les lames d'une machine ou coupée sous un couteau bien aiguisé. Le principal problème, c'est que nous étions de toute manière destinés à finir morts. Certains avaient bien tenté de s'ôter la vie, mais que faire dans cet endroit à part sauter du haut de son matelas ou bien tenter de prendre un caillou assez pointu pour se percer la peau ? Rien n'était suffisant, et c'était une lente torture vers notre sombre destinée.

Nous suivions doucement le rythme imposée par la foule devant nous. Un chuchotement permanent venait de l'ensemble, sifflement familier à mes oreilles. Je me tournais vers mon frère qui gardait la tête levée, observant le Couloir de ses yeux sombres – un marron, quelques tons plus foncé que les miens – comme si c'était la première fois qu'il le voyait. Je pouvais sentir sa peur à travers sa main moite que je tenais, bien qu'il tentât de me le cacher.

« Mikk, chuchotais-je, ne t'en fais pas, ça va bien se passer, comme à chaque fois.

- Je sais, mais je me sens... bizarre, répondit-il.

- C'est juste l'angoisse, ne t'en fais pas.

- Alors que j'ai déjà fait la Pesée plusieurs dizaines de fois ? rétorqua mon frère. Aria, ni toi, ni moi ne croyons à ce mensonge. »

Il avait raison. Je tentais tout de même – vainement – de le rassurer, privilégiant mon rôle de grande sœur plutôt que tenter d'être réaliste. Je ne voulais pas m'inquiéter sur ce fait.

« Tu es simplement fatigué, ou stressé. Tu as mal dormi ? le questionnais-je.

- On ne dort jamais bien, ici, de toute manière. »

Devant les arguments de mon frère – terriblement pessimistes mais tout autant réalistes –, j'abandonnais la lutte et me contentais de continuer à marcher en silence.

Je me concentrais simplement sur mes bruits de pas, gardant la tête fixée vers le sol pour calmer les battements de mon cœur. Mikk n'avait pas tellement tort : je sentais une tension dans l'air, électrique, prête à exploser, et l'ensemble planait dans la salle comme un vautour prêt à attaquer sa proie. La démarche de la Pesée était devenue tellement normale, mais toujours si inquiétante, si bien que je me demandais si cette pression n'était pas simplement le fruit de mon imagination.

Nous arrivions au bout du Couloir de la Nuit et tournions à droite en direction de la Grande Salle lorsque j'entendis une petite voix s'élever.

« Quelque chose ne va pas, gémissait la fillette... Quelque chose ne va pas... »

Elle répétait cette phrase une nouvelle fois, encore et encore, comme un automatisme. Elle s'insérait dans ma tête, résonnant, et je me bouchais les oreilles par réflexe tout en fermant les yeux; j'arrêtais ma marche régulière. Pourtant, la fillette continuait de pleurnicher en me murmurant cette phrase, de plus en plus faible.

« Aria ? », m'appela une voix lointaine.

J'essayais d'émerger, ouvrant difficilement mes yeux mais j'étais paralysée.

« Aria ! lança une nouvelle fois la voix que je reconnus comme celle de mon frère. »

La phrase répétitive de la fillette sortit enfin de mon esprit et je sentais le regard de Mikk posé sur moi alors que la foule avait continué d'avancer mécaniquement, m'ignorant totalement. Doucement, il prit mes avant-bras pour retirer mes mains de mes oreilles et je les laissais retomber mollement le long de mon corps. Une nouvelle fois, j'avais été prise d'une vision, mais uniquement auditive.

Feignant de n'avoir rien fait, je me remettais à avancer, suivie par mon frère.

« Une fillette pleurait en disant que quelque chose n'allait pas, lançais-je à Mikk.

- Encore une vision, en déduisit-il. Je t'avais dit que ça ne tournait pas rond, aujourd'hui. »

Je gardais le silence. Il n'avait peut-être pas tellement tort, mais je préférais croire que ce n'était qu'un simple engrenage de coïncidence. Depuis que j'étais petite, j'avais toujours eut de nombreuses visions, m'indiquant des événements à venir ou me protégeant de dangers. Je n'ai jamais su pourquoi et elles continuaient de venir de temps en temps.

Le couloir s'élargissait progressivement, offrant plus d'espace et finissait par déboucher sur la Grande Salle. Nous y entrâmes et nous dûmes nous séparer : un côté pour les filles et un pour les garçons. Je serrais une dernière fois la main de mon frère avant de m'éloigner de lui.

Une longue attente arriva et je dus patienter pendant des heures qui me parurent longues – comme à chaque fois, finalement. Au bout d'un certain temps, des Gérants vinrent nous apporter un morceau de pain et un peu de soupe pour que l'on puisse tout de même s'alimenter et s'hydrater, et une demi-heure plus tard tout au plus, c'était à mon tour pour la Pesée.

J'inspirais un bon coup puis relâchais tout dans une tentative inefficace de me détendre. Lorsque je m'avançais, je fus prise d'un mal de tête que j'ignorais du mieux possible.

Cette opération, du nom de Pesée, servait au recensement des Humains Indésirables dans chaque Élevage. Elle se déroulait dans une boîte en métal qui se refermait sur nous dès que nous étions dans la bonne zone. Elle donnait chaque information définie comme importante pour eux. Néanmoins, elle nous apporte à chaque fois des nausées, une fatigue musculaire et surtout une migraine de plusieurs jours qui nous empêche d'être réellement actifs pendant environ une semaine. À chaque cri que nous poussions, nous recevions une décharge électrique et nous étions obligés de recevoir des injections.

En temps qu'Humains Indésirables, les Gérants estimaient que la douleur était un cap à passer car nous ne méritions que ça.

Je montais quelques marches avant d'arriver face à une grande porte, encadrée par deux Gérants. En me voyant, ils me toisèrent avec dégoût, puis ouvrirent la porte sans pouvoir s'empêcher de rire entre eux une fois que j'étais entrée. Je me retenais de leur sauter à la gorge – de toute manière, je n'avais ni la force, ni le courage – et avançait dans la salle de la Pesée. Elle était ronde, les murs se rejoignant tels une voute au plafond et offraient un grand espace. Il y avait énormément de machines, et six Gérants se tenaient tous à leur postes, dont un assez vieux aux cheveux gris et aux yeux de la même couleur juste devant le bloc destiné à nous enfermer pour la Pesée. À travers le mur, j'entendis un cri de douleur, qui était du côté des garçons. Il m'offrit un frisson et en essayant de ne pas y penser, je m'avançais vers le carré tracé à la peinture blanche au sol qui indiquait l'emplacement du bloc. Comme des soldats bien rangés, nous devions faire bonne figure et nous connaissions la démarche par coeur. La tête baissée, je m'arrêtais un pas avant la marque de peinture, et le Gérant s'adressa à moi, grognant son discours habituel.

« Tu connais l'histoire : tu entres, tu ne dis pas un mot – chaque gémissement sera une perte de temps et une décharge supplémentaire – et tu laisses les choses se faire. »

Tout en hochant la tête, je faisais le pas qui me séparait de la limite et levais le regard. Le sol s'ouvrit au niveau du marquage, laissant d'épaisse parois métallique sortir du sol et se dresser autour de moi, avant de se joindre quelques centimètres au-dessus de mon crâne, me laissant dans un noir complet, jusqu'à ce qu'une faible lueur vienne du sol : un cercle de verre recouvrait une ampoule incrustée dans le bloc. Je restais droite, lorsqu'un bruit de fond, un simple grésillement vint couvrir le silence de la pièce. Rapidement, la voix robotique habituelle se mit à parler :

« Nom : Aria. N°61. Âge : 16 ans. Née ici. Taille : 1M60. Situation actuelle pour l'Élevage : Trop maigre. »

Pour l'instant, tout allait bien, si l'on ignorait mon poids – mais tout le monde était comme ça, dans l'Élevage, et les rares chanceux assez bien nourris ne restaient pas bien longtemps avec nous.

« Première injection, lança la voix. »

Une seringue tenue par un membre métallique se planta brusquement dans mon bras, contournant mon pauvre t-shirt en lambeaux et m'arrachant un cri de douleur que je n'avais pas pu contenir. Je connaissais déjà la sanction que j'allais recevoir et tentais donc de me

calmer bien que tout mon corps fût tendu. Troquant sa seringue vide par des électrodes, la fine et solide branche de fer s'approcha de moi pour me faire subir une décharge électrique. Alors que je m'attendais à être envahie du sentiment foudroyant d'être électrocutée, seule la froideur du lieu m'atteignit et m'offrit un tremblement. Une explosion retentit soudainement, me faisant sursauter et je laissais échapper un cri. Qu'est-ce qui était en train de se passer ? Une forte odeur se faisait sentir, même au travers du bloc alors que le silence reposait dans la pièce – mais je devinais la panique dans la Grande Salle.

Doucement, le bras métallique se rétracta et les murs de l'emplacement de la Pesée s'enterrèrent pour me permettre de ressortir dans la salle des machines. J'arrachais les électrodes de mon corps et les jetais par terre.

Il n'y avait plus aucun Gérant dans la pièce. Un des appareils avait explosé, répandant des débris aux alentours et enflammant les autres autours. Une épaisse fumée flottait et m'empêchait de voir correctement, tout en envahissant mes poumons. Au loin, j'apercevais une des portes de sortie grande ouverte, un appel à la liberté pour moi. Je m'avançais pour sortir le plus vite possible de cette pièce : j'asphyxiais, et à chaque fois que je toussais, une fumée noire s'échappait de ma bouche. Je plaquais ma main devant mes orifices respiratoires et me mit à courir dans la salle pour m'enfuir au plus vite. J'entendais des cris dans la Grande Salle et la forte voix des Gérants qui étaient auparavant postés à l'entrée qui criaient pour tenter de regrouper tout le monde et de calmer l'ensemble.

J'essayais de me concentrer sur mon objectif pour ne pas me laisser distraire et m'en aller au plus vite, car non seulement je pouvais partir de cet Élevage qui a composé les seize premières années de ma vie, mais aussi puisque ma gorge commençait à se serrer à force de respirer cet air pollué. Je courais alors que mes poumons étaient douloureux et que je toussais régulièrement. J'arrivais à la porte de sortie, et je fus soudainement prise de regrets vis-à-vis de mon frère : je ne l'avais pas pris avec moi. Une hésitation s'empara soudainement de moi, me bloquant dans mon chemin. Je m'arrêtais, le regard tourné vers la porte qui dirigeait vers la Grande Salle. Mikk était-il dans l'autre pièce de la Pesée ? Avait-il été blessé ? Ou bien il n'avait pas eu le temps de passer et était toujours avec les autres Humains Indésirables ? Je n'avais pas le temps, pas le choix : je décidais de partir.

« Désolée, petit frère, murmurais-je au milieu de la poussière et du brouillard sombre. »

Je fermais la porte derrière moi et continuais mon chemin. S'il y a une chose dont j'étais persuadée, c'est que je n'étais pas à l'Extérieur. J'étais simplement dans un nouveau lieu, toujours coincée entre quatre murs. Néanmoins, il y avait beaucoup moins de fumée.

L'endroit était quasiment vide – comme un simple point de passage – et à chaque fois que je faisais un pas supplémentaire, le bruit de mes pieds nus sur les morceaux de verre brisé résonnait dans la pièce, amplifiant le son. Je sentais déjà que je m'étais ouvert la peau, mais je n'y pensais pas : ce n'était pas ma priorité à l'heure actuelle. Le silence était maître des lieux et contrastait avec le bazar que j'avais entendu il y a quelques minutes. Je m'accroupissais quelques secondes, prise d'une toux incontrôlable. Ma tête tournait, la fumée qui avait envahi mes poumons m'épuisant. Lorsque je repris ma respiration et que j'étais plus calme, je me relevais et décidais de passer à la suite. Deux solides portes se trouvaient face à moi. Je m'approchais de l'une d'elle pour l'ouvrir, mais elle était totalement fermée. Je me dirigeais donc vers la deuxième que je pus ouvrir sans efforts et entrais dans ce nouvel endroit. La porte claqua, se refermant seule, sans que j'aie besoin de la pousser et me faisant sursauter. J'avançais prudemment au milieu de la salle étrangement vide – comme toutes les autres, d'ailleurs –, en quête de liberté, en direction de l'Extérieur. Si cet endroit était similaire à ce qu'Élio m'avait raconté, plus jamais je ne verrai mon Élevage de la même manière.

J'avais toujours vécu dans cette structure entièrement métallique, mal éclairée et froide, alors rien que de songer à pouvoir observer le ciel, cette infinie étendue bleue et être réchauffée par le soleil, l'astre brûlant m'emplissait de joie. Je voulais pouvoir m'allonger dans l'herbe, privilège réservé aux gens libres, et surtout, je voulais pouvoir sentir la caresse du vent balayer mes cheveux et frôler mon visage. Élio m'avait aussi raconté que, normalement, dans les nuits les plus douces et les plus étoilées, on pouvait apercevoir un nouvel astre : la lune. Je me rappelais à quel point ses yeux brillaient quand l'adolescent racontait cela. Je m'étais bien demandé d'où lui venait toutes ces informations, mais à l'époque, je ne souhaitais pas gâcher la magie et le mystère de l'Extérieur, lieu si proche et si lointain à la fois.

Mais aujourd'hui, il était là, à portée de main ; je ne savais pas si c'était de la chance ou un mirage, mais le résultat était le même et ma joie restait intense malgré mes pieds écorchés et mon visage probablement crasseux.

Je poussais une ultime porte qui s'ouvrit dans un grincement qui irrita mes oreilles et je la refermais – comme toujours après mon passage –, la mécanique mal huilée réitérant son bruit. J'étais face à un sombre et long couloir, et je devinais uniquement à quel point il était étroit en posant mes mains contre les deux murs de chaque côté de mon corps, la pièce beaucoup trop ténébreuse pour que j'aperçoive quoique ce soit. Néanmoins, au loin, je pouvais voir une lumière illuminer le fond du lieu, si bien que je me mettais à marcher rapidement pour pouvoir y accéder au plus vite. Serait-ce le soleil dont m'avait parlé Élio ? L'Extérieur dont je rêvais depuis tant de temps ? Je ne contrôlais plus mon corps, j'étais prise de tremblements d'excitations et je me mis à courir, le plus vite possible, allongeant mes foulées. J'avais l'impression de voler, je me sentais sur un petit nuage, et tout sortit de mon esprit. Il n'y avait plus que moi et cet autre monde, pourtant si proche de l'Élevage. Les parois autour de moi, pourtant si proches, si sinistres semblaient être à des kilomètres de moi, n'ayant qu'un seul objectif : la porte que je commençais à voir au loin. A vrai dire, je n'avais quasiment l'occasion de courir. Alors pouvoir le faire, actuellement, et dans une telle excitation me rendait complètement euphorique, et même le fait que j'étais totalement essoufflée ne me dérangeait pas le moins du monde ; au contraire, cela me poussait à accélérer.

J'atteignis la porte au bout de quelques secondes. J'étais réchauffée par la lumière qui sortait de la vitre incrustée dans le métal, mes jambes tremblaient et je plissais les yeux, éblouie. J'abaissais la poignée de la porte, hésitante, avant de la tirer vers moi pour l'ouvrir, et je sortais, mes pieds nus sanglants touchant enfin la douceur de l'herbe.

Le Petit Prince :

Tentative de pastiche du Petit Prince de Saint-Exupéry. Écrit en juillet 2022.

Ce que l'histoire ne raconte pas, c'est que le Petit Prince était allé sur d'autres planètes. Après qu'il ait - malheureusement - quitté la Terre et soit retourné sur son astéroïde, il a visité beaucoup d'autres astres tous plus décourageants de voyage les uns que les autres. Mais d'abord, il s'était reposé sur sa petite maison.

Il avait ramoné ses deux volcans en activité, et le volcan éteint. "On ne sait jamais", disait-il. Il n'avait pas encore parlé à sa rose. Elle dormait sûrement, n'ayant pas remarqué la présence du garçon blond. Ce dernier continua le nettoyage de sa planète et désherba les mauvaises herbes et les graines de baobab. « Quand on a terminé sa toilette du matin, il faut faire soigneusement la toilette de la planète. Il faut s'astreindre régulièrement à arracher les baobabs dès qu'on les distingue d'avec les rosiers auxquels ils ressemblent beaucoup quand ils sont très jeunes. C'est un travail très ennuyeux, mais très facile » disait-il. Car le Petit Prince aimait beaucoup soigner sa planète, malgré tout, il aimait la voir propre et seine.

Après qu'il eut fini de désherber toute la planète, il décida d'attendre patiemment que sa rose se prépare et s'ouvre à la lueur du soleil.

Ah, sa rose... Sa vantardise, sa grâce, ses manies de tousser, mais aussi son amour... Tout cela avait manqué au Petit Prince. Il était ravi de pouvoir la réveiller et de lui annoncer son retour, de lui raconter comment il avait rencontré successivement le roi, le vaniteux, l'ivrogne, le businessman, l'allumeur de réverbère, le géologue qui écrivait dans des gros livres et enfin le gentil monsieur de la Terre. Celui-là même qu'il avait décidé de quitter... Enfin, il était content d'avoir vu toutes ces merveilles et tous ces comportements de grandes personnes. « Les grandes personnes sont décidément très très bizarres », se souvint-il. Et il avait bien raison.

Il s'approcha donc de sa tendre et belle rose. Il se plaça devant elle, mais se décala un peu de manière à ce que le soleil qui serait bientôt levé l'atteigne directement et la réveille doucement. Il n'avait pas oublié de prendre un paravent et un globe. « Puisque c'est elle que j'ai mise sous globe. Puisque c'est elle que j'ai abrité par le paravent » disait-il. Et puisque c'était sa rose, il l'attendait.

Il estima qu'une demi-heure s'était passée quand il se rendit compte que les pétales rouges - et magnifiques - de sa fleur s'écartèrent pour laisser place à toute la grâce qu'elle dégageait. Ce spectacle somptueux était une merveille pour les yeux, aussi le garçon se tut jusqu'à ce que la fleur tousse. Et elle toussa.

« Bonjour, dit-il.

- Bonjour. »

Face à ce manque de réaction, il ne trouva rien à redire. Ce fut elle qui prit la parole.

« Tu es revenu.

- Je suis revenu.

- Pourquoi ? »

Et de nouveau elle toussa. Un grand silence s'installa. Mais le Petit Prince dit :

« Tu as grandi. »

Ce à quoi, quelques minutes plus tard, elle répondit :

« Oui.

- Comment était-ce quand je n'étais pas là ?

- Ennuyeux.

- Pourquoi t'es-tu ennuyée ?

- Tu n'étais pas là.

- Ah. »

Cette discussion, bien qu'étrange, plaisait à l'enfant qui était joyeux. Joyeux d'entendre sa rose. Joyeux de la revoir. Joyeux de pouvoir lui parler. Ah, sa rose. Sa vanité, ses pétales, ses quatre malheureuses épines..."Ils peuvent venir, les tigres, avec leurs griffes !" avait-elle dit. Même si les tigres n'existaient pas sur cette planète, c'était mignon de sa part. Du moins le Petit Prince le pensait.

La rose toussa. De nouveau son ami partait - et c'était même bien plus qu'un ami. Elle toussa, toussa, toussa, toussa. Le Petit Prince fut gêné. « Après tout, si elle est triste, je pourrais rester quelques instants ici... ». Et le Petit Prince s'en tint à cette parole.

Ainsi il resta un temps équivalent à deux jours sur Terre. C'est peu, mais cela suffit à la rose. Elle fut triste aussi.

« J'ai été sotte. Je te demande pardon. Tâche d'être heureux. » se souvint-il.

Et la fleur dit : « Ne traîne pas comme ça, c'est agaçant. Tu as décidé de partir. Va t'en. »

C'était les mêmes paroles que quand il était parti visiter les sept planètes. Il insista pour remettre le globe sur la fleur. Elle refusa. Il lui dit adieu. Et cette fois-ci, il prit appui sur le volcan éteint et s'envola dans les airs.

Le rose sentit une goutte l'atteindre. « Pourtant il ne pleut pas ici. » pensa-t-elle.

Et alors, elle réalisa. Elle comprit ce que c'était. C'était une larme. Valait-elle une larme ?

Et le Petit Prince s'en fut. La huitième planète fut la planète la plus étrange. Il n'y avait ni de rois, ni de vaniteux, ni de buveurs, ni de businessmen, ni d'allumeurs de réverbères, ni de géologues qui écrivent dans de gros livres. Il y avait seulement un livre sur une surface rocailleuse. L'enfant prit le livre. L'ouvrit. Mais ne trouva rien dedans. Il le reposa doucement et parcourut la petite planète. Il se retourna quand il entendit : « Mercure. »

Mercure était donc le nom de la planète, avait déduit le garçon blond. Mais il n'y avait rien d'intéressant ici. Il prononça quelques mots destinés à quelqu'un qui habiterait sur l'astre : « Pourquoi vivez-vous ici, si vous n'avez pas d'ami à qui parler ? »

Et il fut surpris d'entendre le livre s'ouvrir et les pages se tourner jusqu'à ce qu'on entende une voix :

« Mais nous sommes tous bloqués dans le livre.

- Mais je l'ai ouvert et vous n'étiez pas là...

- Sors-nous de là, s'il te plaît.

- Qui es-tu ?

- Un personnage inventé. Je n'ai ni nom ni personnalité.

- Qui t'a inventé ?

- Je n'en ai aucune idée. Un adulte, sûrement. »

Et le Petit Prince s'en fut, ne répondant rien et en pensant : « Les grandes personnes sont décidément bien étranges. »

La neuvième planète fut celle que nous appelons Neptune. Il trouva cette planète bleue tout à fait mignonne et conviviale. Elle était moins grande que la Terre mais pouvait contenir les six premières planètes que l'enfant avait déjà visité. Il se posa donc en douceur et grelotta un peu. Il faisait tellement froid ! Déjà son astéroïde lui manquait. Il se reposa un peu sur le sol moelleux de la planète. Il se croyait, à la sensation de ce doux nuage, sur une île paradisiaque avec des fruits exotiques comme de la papaye ou du melon...C'était très agréable, et il se dit : « C'est tellement doux que je pourrais rester ici toute ma vie. »

Mais il repensa à sa rose. Il repensa à ses volcans. A ses petites fleurs. Au renard. A sa planète. Et au monsieur de la Terre. Celui qui, un jour, lui avait dessiné un éléphant dans un boa, puis un mouton. Le Petit Prince sortit le mouton de sa poche. Il avait mangé toute son herbe et c'était drôle de voir comment il mangeait. Mais par chance il n'avait pas mangé la rose. C'était grâce à la muselière de son ami.

« Je lui dessinerai une muselière, à ton mouton... » se souvint-il.

Et il lui manquait terriblement, le monsieur. Alors, nostalgique et empli de souvenirs, il pleura. Pour la deuxième fois.

Et le Petit Prince s'en fut. Il ne voulait pas retourner sur cette planète où le moelleux n'était pas doux.

La dixième planète était habituée par un vendeur. C'était celle d'Uranus. On l'entendait crier partout dans les trois planètes qui l'entouraient : « Étoiles à vendre, elles ne sont pas chères, elles brillent le soir et peuvent s'emporter ! »

Le Petit Prince s'approcha donc doucement de tout ce raffut. Il s'avança vers le vendeur :

« Monsieur, pourquoi vendez-vous les étoiles ?

- Parce que je n'ai pas de métier, répondit le marchand étonné de voir un enfant lui poser cette question.

- Vous avez demandé au businessman ?

- Quel businessman ?

- Vous ne le connaissez pas. »

Le silence vint s'installer et pendant un moment, personne ne parla.

« Vous avez le droit de vendre ces étoiles ? Elles ne peuvent pas être libres ? demanda le garçon qui était tout de même bien curieux.

- Bien sûr que j'ai le droit, je suis le premier à avoir trouvé l'idée de les vendre alors j'ai le droit.

- Et elles ne sont pas libres ?

- Si, elles sont dans le ciel ! répondit le vendeur perturbé.

- Mais comment pouvez-vous les vendre ?

- Eh bien...euh...

- Et les étoiles, elles n'ont pas leur mot à dire ? »

Le Petit Prince était maintenant en colère, aussi les derniers mots étaient prononcés de manière agressive. Le marchand eut peur et ne trouva rien d'autre à répondre que : « Enfin...C'est que... ». Et le Petit Prince de dire : « Vos étoiles ne sont pas libres, elles ne sont pas bien ! Pourquoi vous voulez les vendre si elles ne veulent pas ? »

Et le Petit Prince s'en fut. "Les grandes personnes sont décidément tout à fait extraordinaires."

La onzième planète fut la plus grande de toutes. Elle se dénommait Jupiter et dessus habitait une femme seule. Le garçon blond pensa : « Qu'elle est belle. C'est sûrement la version humaine de ma rose. »

En effet, elle avait une longue robe rouge, de beaux cheveux noir de jais et des yeux resplendissants d'un marron profond. Elle marchait sans cesse et sa démarche la rendait encore plus gracieuse. De belles boucles décoraient ses oreilles et la belle coiffure en demie-queue la rendait somptueuse à regarder.

« Bonjour, dit le Petit Prince.

- Bonjour, répondit-elle.

- Que fais-tu ici ?

- J'attends la limousine.

- D'accord. »

Il attendit à côté d'elle pendant de longues minutes, puis il demanda :

« Qu'est-ce qu'une limousine ?

- C'est une belle voiture qui accompagne les gens riches.

- Tu es riche ?

- Non, j'attends l'homme qui le sera. »

De nouveau l'enfant se demanda pourquoi ne pas prendre une voiture normale. Mais il questionna encore :

« Et pourquoi un homme ?

- Ce sera celui que j'aimerais.

- Pourquoi l'aimerez-vous ?

- Parce qu'il aura une limousine ! »

Cette discussion le mit dans un profond état de perplexité et il n'osa plus parler de cela.

Et le Petit Prince s'en fut.

La douzième planète n'était habitée ni par une femme, ni par un vendeur, ni par un livre. « On y compte onze-cents rois (en n'oubliant pas, bien sûr, les rois nègres), sept mille géographes, neuf cent mille businessmen, sept millions et demi d'ivrognes, trois cent onze millions de vaniteux, c'est à dire environ deux milliards de grandes personnes. » se souvint-il. Sauf que cette planète était habitée par plein de miroirs. C'était assez étrange vu que la planète Saturne n'était pas connue pour avoir plein de miroirs sur sa surface. Certes, elles avaient des anneaux, mais ce n'était clairement pas la même chose. Mais étrangement c'était une bonne sensation de se sentir entouré de soi. L'image de l'enfant se reflétait des dizaines de milliers de fois. C'est alors qu'il prit la parole : « Y a-t-il quelqu'un de différent ici ? Je me sens seule... »

Et le Petit Prince, après quelques heures où il avait cherché et dormi car il était trop fatigué, s'en fut.

La treizième et avant dernière planète n'était pas très grande. On l'appelait Mars en référence à un dieu romain. Sans doute parce que celui qui l'habitait était un grand guerrier fort. Il avait un bouclier et une grande épée avec un pommeau doré - signe de richesse. Son corps était recouvert de cicatrices et l'on pouvait même voir qu'il avait perdu un œil au cours de ses batailles et guerres innombrables. Sa barbe noire et épaisse prouvait qu'il aimait plus se battre que prendre soin de lui.

« Bonjour, mon gaillard, que viens-tu faire ici ? Veux-tu me défier ?

- Bonjour. Que signifie défier ?

- Ou bien tu veux me louer ? C'est ça ?

- Non, je ne vous connais pas. Que signifie défier ?

- Défier signifie mettre au défi. Là par exemple, tu me mets au défi de te battre.

- Je n'ai jamais demandé un défi. »

Le Petit Prince alla visiter la planète mais ne trouva que des cailloux usés par le temps, de la roche et du sable. Ce n'était qu'un désert aride, cette planète n'était pas jolie et l'enfant pensa : « Si ma rose devait vivre ici, elle serait bien malheureuse... »

Il ne retourna pas voir le guerrier. Il aurait bien voulu lui demander pourquoi il faisait la guerre, pourquoi il était revêtu comme cela, pourquoi il était fort... Mais il ne pouvait pas poser toutes ces questions, il devait visiter la dernière planète avant de pouvoir retourner interroger tout le monde.

Et le Petit Prince s'en fut.

La quatorzième et dernière planète, enfin, était une planète calme et tranquille. Il n'y avait ni d'objets, ni de livres, juste une surface de planète et quelqu'un se cachant. Lorsqu'il atterrit sur cette planète, il sembla juste pour le Petit Prince de trouver un endroit où se reposer. Après autant de voyages il était forcément exténué. Seulement il s'aventura sur la surface, que vous, grandes personnes, appelez "Aphrodite Terra", c'est à dire le plus grand continent de la planète. Nous, les enfants tout comme le Petit Prince, nous l'appelons Grand Continent. "C'est tellement plus simple" disait-il. Et quelle ne fut pas sa surprise de voir quelqu'un caché sous une couette au beau milieu du continent. Il s'approcha et tenta d'enlever le drap de la personne. Celle-ci insista pour le garder sur elle. Alors la personne prit la parole : « Tu es un enfant ? »

Et le Petit Prince était déçu d'entendre autant d'amertume dans la voix de la personne qui lui parlait. Malgré tout, il lui répondit les mots suivants : « Oui. Pas toi ? Tu es une grande personne ?

- Non. »

Le blond fut encore plus surpris de voir un autre enfant que lui dans cet univers si rempli de grandes personnes. Il y en avait deux milliards sur Terre ! Il était émerveillé et on pouvait voir dans ses yeux une lueur d'espoir. L'espoir de voir quelqu'un lui ressemblant, un peu comme le renard. Alors, il lui dit :

« Je peux t'apprivoiser ? »

- Tu es fou ? Les humains ne s'apprivoisent pas ! répondit-il avec un rictus - car on pouvait entrevoir la partie basse de son visage.

- Alors, sommes-nous amis dans ce cas-là ? »

Le caché hocha de la tête, mais pas assez distinctement pour que l'enfant voyageur puisse savoir si c'était un "Oui" ou un "Non". Il pencha pour la première réponse, étant persuadé qu'il était comme lui et qu'il s'entendrait bien avec lui. Alors il s'assit à côté de lui et poussa un soupir. La voyage avait été long et il avait bien mérité de se reposer avec un enfant autre que lui.

« Si ma rose me voyait avec un ami, elle tousserait sûrement de jalousie. Elle est si peu habituée au fait que je sois accompagné. »

Voyant le silence prendre une grande ampleur, il décida d'engager une conversation qu'il espérait joyeuse :

« Que fais-tu ici ? »

- Je m'ennuie simplement, répondit-il.

- Tu ne joues pas ? Mais tu as toute une planète pour toi ! Tu as une belle rose ?

- Oui, seulement je ne l'aime pas et elle ne m'aime pas...

- Comment ? Tu ne l'as pas apprivoisée ?

- De retour avec cette histoire d'apprivoiser ? Mais comment veux-tu être ami avec une fleur éphémère ? Tu es bien naïf... »

Le Petit Prince repensa à la discussion qu'il avait eu avec le géographe.

« Ça signifie "qui est menacé de disparition prochaine". »

- Ma fleur est menacée de disparition prochaine ?

- Bien sûr. »

Ce seul souvenir le fit replonger dans la nostalgie. Il ne voulait pas que sa fleur disparaisse mais c'était son destin... Alors le Petit Prince demanda à l'autre enfant :

« Pourquoi te caches-tu sous une couette ? »

- Non, je n'ai pas besoin d'avoir de l'amour pour la rose sur ma terre.

- Mais elle a besoin d'amour. Pourquoi te caches-tu sous une couette ?
- Elle n'en a pas besoin. Elle n'aime personne.
- Décidément, elle très bizarre. Pourquoi te caches-tu sous une couette ? répéta le blond qui n'avait jamais renoncé à une question une fois qu'il l'avait posé.
- Parce que je n'aime pas ma couleur de cheveux et celle de mes yeux.
- Ah. »

Alors que l'ami du Petit Prince allait se lever pour partir, ce dernier demanda : « De quelle couleur ? »

Le garçon enleva alors son drap et on vit de magnifiques cheveux noirs ténébreux et des yeux bleus comme la mer et le lagon perdu. Lorsque le Petit Prince découvrit cette originalité, il sourit simplement et dit : « C'est véritablement utile, puisque c'est joli. »

Et le Petit Prince s'en fut.

Ce que l'histoire ne raconte pas, c'est l'histoire d'un renard et de son ami humain qui s'étaient apprivoisés. Dès le premier jour les deux amis s'entendaient bien. Au deuxième, ils s'étaient apprivoisés. Mais personne ne sait ce qui est arrivé le troisième.

Alors que le Petit Prince se réveillait, il ne vit pas le renard - qui n'avait toujours pas de nom - et s'inquiéta pour lui quand il vit un chasseur venir. Ce dernier était à la recherche de celui qui mangeait ses poules, et voulait le punir pour avoir volé plein d'œufs qui étaient chers à revendre. Alors il décida de fouiller tout le territoire qu'il avait acquis depuis maintenant vingt ans, territoire qui se devait d'être grand. Mais le Petit Prince, lui, arriva devant le chasseur et lui demanda : « Dites, monsieur, qui vous voulez chasser ? »

Le chasseur, un peu surpris de voir un enfant lui demander cela, répondit :

« Eh bien, le renard pardi !

- Et vous avez pensé à ses amis, au renard ?
- Non ! Il n'en a pas, dit le chasseur un peu désespéré.
- Et comment vous pouvez le savoir ? »

Le Petit Prince était toujours calme et cela faisait un peu peur à l'homme qui se demandait pourquoi un enfant venait lui chercher des noises. L'enfant en question se révoltait contre cette chasse, aussi il continua :

« C'est mon ami.

- Mais tu ne peux pas être ami avec un renard ! rit le chasseur.

- Si, parce que je l'ai apprivoisé. »

Le rabatteur décida de s'en aller. Tant pis pour le renard, ce petit l'avait déjà trop rendu perplexe. Jamais au village personne ne croirait ce qu'il venait de vivre.

Alors que le Petit Prince regardait l'homme s'en aller, il entendit un bruit de bosquet derrière lui. Et il ne fut pas surpris de voir le canidé le rejoindre.

« Bonjour, dit le Petit Prince.

- Bonjour. »

Ils s'assirent tous deux sur l'herbe et parlèrent de leurs aventures fantastiques qu'ils avaient vécues. Quand vint le soir, les étoiles s'illuminèrent et un ballet de lumières s'ouvrit : Tout d'abord celle de Vénus, la plus belle et la plus lumineuse de toutes ; ensuite celle qui se nomme "L'étoile du Nord", la plus brillante de la constellation de la Grande Ourse ; puis toutes les étoiles de l'univers et visibles à l'œil nu apparurent pour exécuter un contraste avec le bleu nuit du ciel. C'était magnifique, et le Petit Prince ne put s'empêcher de dire :

« Là d'où je viens, on ne voit pas de ballet d'étoiles.

- Chez toi, ça doit être bien triste, alors.

- Non, puisque j'ai ma rose... »

Il aurait bien voulu dire que sa rose était unique de par sa beauté, sa grâce, ses pétales rouges et doux comme de la soie, ses quatre malheureuses épines qui lui servaient à repousser les tigres qui mangent les plantes... Et dire qu'elle était toujours toute seule !

« On ne peut pas voir ma maison d'ici, elle n'est pas lumineuse. C'est dommage, dit le Petit Prince.

- Oui, c'est dommage. »

Ils se levèrent et marchèrent dans la campagne, à la belle étoile et avec un petit vent frais qui faisait voler les cheveux dorés de l'enfant. Ils arrivèrent devant une maison, plus exactement une chaumière. Les deux amis s'y rendirent et l'enfant toqua à la porte. On vit un petit garçon ouvrir. Ce dernier était plus petit que le Petit Prince, tellement que le voyageur était émerveillé d'en voir un autre - par la suite il en rencontra un autre, sur une autre planète. Le plus petit des deux garçons les invita à rentrer lorsqu'on vit le chasseur qui voulait attraper le renard. C'était le père de la famille qui habitait dans la petite maison. Alors, le Petit Prince dit : « Ça ne vous ferait pas plaisir, monsieur, si je chassais votre fils, non ? »

Par réflexe, le rabatteur fit rentrer son fils et fit « non » de la tête.

Et le Petit Prince s'en fut.

Le lendemain, dès trois heures de l'après-midi, le Petit Prince commença à être impatient. Il allait retrouver son ami à quatre heures.

« Il eût mieux valu revenir à la même heure. Si tu viens, par exemple, à quatre heures de l'après-midi, dès trois heures je commencerai d'être heureux. Plus l'heure avancera, plus je me sentirai heureux. A quatre heures, déjà, je m'agiterai et m'inquiéterai ; je découvrirai le prix du bonheur ! Mais si tu viens n'importe quand, je ne saurais jamais à quelle heure m'habiller le cœur...Il faut des rites », se souvint-il.

Et il commençait à s'habituer à ces rites que le renard lui avait décrits. C'était pour lui une habitude désormais. A quatre heures donc, le renard - car cette fois-ci c'était l'animal qui devait rejoindre l'humain - arriva et s'assit à côté de l'humain en question. Il lui demanda :

« As-tu découvert, toi, le prix du bonheur ?

- Si ma rose l'avait découvert, alors je le serais aussi. »

Le Petit Prince avait le regard dans le vide et était étrangement calme. Il pensait à sa rose, aux planètes qu'il avait visitées, et se demandait pourquoi il avait laissé sa fleur à l'air libre, pourquoi il l'avait laissée seule avec trois pauvres volcans. Il était nostalgique, et le renard le sentit. Le canidé le réconforta tant bien que mal : « Si tu penses encore à eux, dis-toi qu'ils pensent toujours à toi... »

Et c'était bien vrai.

« Pourquoi suis-je si orgueilleuse ? »

La rose était maladroite dans ses propos, toujours à râler et à tousser pour humilier celui qui pourtant prenait tant de soins pour elle. C'était un peu méchant de sa part de ne pas reconnaître son jardinier comme un jardinier mais plutôt comme un servant.

« Pourquoi suis-je toujours vaniteuse ? »

La rose était tellement imbue d'elle-même qu'elle n'hésitait pas à le dire à son ami - ami et bien plus, peut-être - et qu'elle le répétait à qui voulait l'entendre. Vraiment, elle aurait dû mieux se comporter envers lui.

« Pourquoi suis-je aussi frileuse ? »

La rose avait froid constamment, et elle forçait celle qu'elle aimait le plus à prendre un paravent et même un globe pour elle ! Décidément, elle devrait se comporter comme une vraie fleur...

« Pourquoi suis-je autant une rose ? »

Comme la rose avait envie d'être humaine ! A partir de là, on pouvait lui donner tous les défauts existants sur la planète que Pandore avait libéré, avec sa boîte. Du moment qu'elle pouvait se jeter dans les bras du Petit Prince...

Le renard fit donc abrégé cette nostalgie et dit à son ami :

« Ta rose.

- Oui ?, répondit-il.
- Tu m'avais dit qu'elle t'avait apprivoisé, non ?
- Si, c'est ça...
- Alors, tâche de l'apprivoiser bien.
- D'accord. »

Le Petit Prince sourit. C'était vraiment un ami, pour donner de tels conseils.

« Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! » se souvint-il.

Avait-il vraiment des cheveux dorés comme le blé ?

Et tout le reste des jours se passèrent aux jeux dans le blé, aux discussions sur la planète du Petit Prince et ce qu'il se passait là-bas. Il ne voulait pas expliquer les chiffres des grandes personnes, car ce ne sont qu'elles qui utilisent les nombres. Lui il préférait prononcer les mots tels qu'ils étaient, pas les ranger par catégorie ni par quoi que ce soit. Il aimait juste dire les noms des gens. les grandes personnes, elles, vouvoient toujours et elles appellent par les noms de famille les autres grandes personnes.

La famille... Celle que le Petit Prince n'avait jamais eue. Il avait juste une rose et un renard pour l'accompagner. Par la suite, il aura un autre ami, mais chut, il ne le sait pas encore.

Mais ça ne le dérangeait pas d'avoir une fleur - ce n'est pas une simple fleur ! - et un animal comme compagnie, c'était même plutôt agréable. Il pensait, et le pense toujours à l'heure présente sûrement, que c'était mieux de pouvoir se confier à ce qui n'est pas humain et que ce dernier soit réceptif, plutôt qu'un humain qui ne comprendrait rien et dirait que les enfants ont décidément trop d'imagination.

Mais lui, ce n'est pas un enfant ordinaire. C'est un enfant qui est ami avec tout ce qui l'entoure, curieux, attentif, prêt à aider les autres quoique bien naïf. A première vue, quand on dit cette description - pas tout à fait véridique, mieux vaut juger par soi-même si un jour vous avez l'honneur de le rencontrer - on s'attend à un enfant banal avec un comportement unique quand même. Mais quand vous le rencontrerez, vous verrez à quel point il est si particulier...

C'est probablement le seul à ne pas comprendre les grandes personnes. Antoine de Saint-Exupéry l'a bien compris, pourtant lui s'entendait bien avec le Petit Prince. C'est étrange, n'est-ce pas, comme on peut changer de comportement avec le temps et selon les personnes.

Mais Le Petit Prince est bien trop jeune pour comprendre tout ce que je raconte ; cette conversation n'est pas pour lui.

Vint le dernier jour où nous savons tous ce qu'il est advenu de l'amitié et de l'apprivoisement du renard et du Petit Prince. Ce dernier jour, Saint-Exupéry l'a très bien raconté. Et le renard avait bien gardé ses conseils pour le dernier jour. Le lendemain, le canidé roux regardait le blé doré tout le temps, et semblait tellement nostalgique à son tour que le chasseur habituellement cruel envers le renard n'osait même pas le poursuivre. De pitié, sûrement.

Après cette histoire, personne ne sait ce qu'il advint du renard. Il continuait sûrement - et continue toujours - à se remémorer le seul être humain qui, pour le moment, avait réussi à l'apprivoiser. Et le Petit Prince, lui, repensa aux conseils de son ami.

« On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. »

« C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante. »

« Tu es responsable de ta rose... »

Ainsi, alors que le Petit Prince marchait dans un désert de la couleur de ses cheveux, et que le soleil rayonnait du mieux qu'il pouvait pour se comparer aux étoiles, une larme roula sur la joue de l'enfant.

Et le Petit Prince ne s'en fut pas. Il pleura.

L'Envol :

Nouvelle écrite en janvier 2023.

CHAPITRE 1 : L'ENFANT :

Dans une petite ville, perdue au milieu des arbres, vivait un jeune garçon. Chétif et timide, il quittait rarement la sécurité de son domicile. Il avait bien trop peur d'autrui. Souvent il restait assis, sur son lit ou une chaise, à contempler, par une frêle fenêtre, le monde extérieur. Il laissait son esprit voguer à travers cieus, se glissant entre les branches des chênes et les épines des pins.

L'Enfant vivait seul, mais il ne semblait pas souffrir de cette solitude. Certains habitants lui déposaient chaque jour quelques victuailles. Là s'arrêtait leur préoccupation. Ils avaient leurs propres soucis et refusaient de s'impliquer plus dans sa vie.

Les rares fois où il sortait, vêtu de haillons rapiécés par ses soins, les autres enfants le fuyaient. Nul ne voulait avoir à faire avec le rat puant, comme ils se plaisaient à le nommer. Il n'entendait jamais leurs railleries. Il se contentait de marcher jusqu'où le hasard le porterait. Lorsqu'il arrivait à destination il s'arrêtait, un instant ou deux, rarement plus, et rentrait simplement chez lui.

Venait alors le soir. Le ciel se couchait derrière l'horizon. La lumière déclinait. C'était le moment pour lui de lire. La vieille bâtisse qui l'abritait disposait d'une vaste bibliothèque et d'une réserve presque infinie de cierges. Chaque nuit il en allumait un et voyageait grâce aux mots. Lorsque la flamme déclinait à son tour et que toute la cire avait fondu, il refermait l'ouvrage et se couchait dans son lit.

Ce cycle se répétait inlassablement depuis que l'Enfant avait perdu ses parents, voilà déjà plusieurs années. Rien ne venait jamais le troubler. Et le village vivait ainsi.

Un matin pourtant, une femme venue déposer des vivres s'étonna de voir le panier de la veille intouché. L'Enfant ne s'était-il donc pas nourri ? Était-il mort ? Elle chassa ces questions. Elle n'avait pas le loisir de se permettre de nouvelles inquiétudes. Sa propre fille souffrait déjà d'un hiver qui s'annonçait rude. Elle partit mais prit soin de laisser malgré tout le peu de nourriture qu'elle avait apporté.

Si elle était entrée, elle aurait trouvé l'Enfant étalé dans son lit. Il n'était pas fiévreux. Il semblait même en relativement bonne santé, mais il ne parvenait pas à quitter sa couche. L'envie de le faire lui manquait. Il voulait rester ainsi pour toujours. Il désirait disparaître et se laisser absorber par son matelas.

Un mouvement fugace attira son regard en direction des carreaux de verre mais il ne vit rien. Rien de plus que les branches des chênes qui s'agitaient, malmenées par le mistral.

Bang ! Cette fois ce fut le bruit qui le tira de sa torpeur. Quelque chose venait de percuter la vitre et gisait sur le rebord. Il s'extirpa de ses draps, animé d'une énergie nouvelle, et se précipita vers la fenêtre, qu'il ouvrit.

CHAPITRE 2 : L'OISEAU :

Un souffle glacial s'engouffra, tel un torrent, dans la chambre mais l'Enfant tint bon. Il remonta le courant. Il affronta la tempête et enfin parvint à atteindre la petite créature qui gisait inerte sur le rebord. Ni une ni deux, il referma aussitôt la fenêtre.

La pièce était devenue trop froide pour y rester. Tenant contre son cœur le petit être qu'il venait se sauver, il dévala les escaliers et rejoignit la bibliothèque. Ce n'est qu'alors qu'il prit le temps d'observer ce qu'il avait recueilli.

C'était un oiseau. Un joli petit rouge-gorge. Il était encore inconscient, sonné par son terrible choc contre la vitre. L'Enfant pouvait sentir son cœur battre à tout rompre sous ses doigts, mais il ne vit rien d'alarmant. L'Oiseau ne semblait pas blessé outre mesure.

L'Enfant était seul depuis si longtemps. Il ne savait pas comment s'occuper de l'Oiseau. Mais il se doutait que tout comme lui il devait craindre le froid et la solitude. S'était-il égaré en recherchant de la chaleur ? Ou bien avait-il fait face au vent pour trouver de la compagnie ?

L'Oiseau ne reprenait toujours pas ses esprits. Et même s'il était revenu à lui, il aurait été bien en peine pour lui répondre. Les voix humaines n'étaient pour lui qu'un ensemble de sons dissonants, bien loin de l'harmonie des chants de ses congénères.

Inquiet, l'Enfant s'allongea sur le sol. Il tenait toujours l'Oiseau dans le creux de ses mains, bien au chaud. Peut-être n'était-ce pas suffisant ? Il se remémora les paroles de feu sa mère. Elle lui disait toujours que rien ne brûlait plus ardemment que le cœur.

Il déboutonna le haut de son pyjama et déposa l'Oiseau au plus près de son cœur. Il le recouvrit de ses mains et du tissu. Ici il serait à l'abri du froid. Ici il serait à l'abri de la solitude.

L'Enfant se mit à caresser avec délicatesse la petite tête de l'Oiseau. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait eu un contact prolongé avec un autre être vivant. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas eu une raison de vivre. Il avait de nouveau un but.

L'Oiseau ouvrit les yeux. Où était-il ? Un étrange carcan le maintenait immobile. Pourtant il ne ressentait aucune crainte. Cette masse qui pesait sur ses ailes semblait bienveillante. Mais quelles étaient ces vibrations qui lui venait du sol ? *Boum, boum !* Pourquoi le sol ne cessait de s'élever ? Un danger ? Non, c'était plutôt apaisant. L'Oiseau referma ses yeux et se laissa bercer par le rythme du cœur de l'Enfant.

À son tour l'Enfant s'endormit.

Le temps aurait pu s'arrêter à jamais. Se figer sur cet instant précieux. Ne jamais reprendre son cours. Une douce et éternelle étreinte. Une paix qui rien n'aurait su troubler. Mais les secondes s'égrènent immuablement. Rien ne peut les retenir. Elles glissent dans nos mains, comme le sable qui fuit entre nos doigts.

Le jour se leva.

CHAPITRE 3 : RÉVEIL :

Les rayons du soleil percèrent à travers les rideaux légers, qui couvraient les vitres de la bibliothèque. Leur lumière parvint jusqu'à l'Enfant qui s'éveilla. Il ouvrit un œil, puis l'autre, et se remémora la veille. Il avait sauvé un oiseau. Où était-il désormais ?

Il se redressa et frotta ses yeux. Une masse chaude glissa le long de son torse. C'était l'Oiseau ! L'Enfant s'empessa de libérer son protégé du carcan de tissu qui le retenait. Il s'inquiéta un instant. Était-il toujours vivant ? Il constata avec joie que le poitrail du rouge-gorge se soulevait régulièrement. Il respirait.

L'Enfant le porta délicatement jusqu'à la table, où il le déposa. L'Oiseau dormait encore et il craignait de lui faire peur. Il le laissa là.

Il tira les rideaux pour permettre à la lumière d'inonder la pièce. Il espérait ainsi que l'Oiseau serait réveillé par le soleil. Il supposait que c'était ainsi que cela se passait dans la nature. Puis l'Enfant se cacha derrière une des étagères.

Les rayons parvinrent jusqu'à l'Oiseau qui s'éveilla. Il ouvrit un œil, puis l'autre, et se remémora la veille. Il se souvenait de la température glaciale qui s'infiltrait à travers son plumage. Il se souvenait des bourrasques qui le faisaient dévier de sa trajectoire. Il se souvenait d'avoir cherché un abri. Puis le vide. Puis une prison chaude et apaisante. Où était-il désormais ?

L'Oiseau inclina sa tête. Il sautilla sur la table et observa autour de lui. Quel lieu étrange ! Ce n'était pas sa forêt, voilà qui était certain. Au-dessus de lui il ne parvenait pas à apercevoir le ciel bleu. Tout avait la couleur des arbres, mais il ne sentait pas le vent qui habituellement soufflait dans leurs branches. Pas plus qu'il ne voyait de feuilles frémir à la moindre brise. Ici tout était mort et inerte. Tout était aussi sec que les branches qu'il avait jadis utilisées pour se faire un nid.

Ça aussi l'Oiseau s'en souvenait. Le nid qu'il avait créé avec un autre rouge-gorge. Cette douce chaleur qu'il avait ressentie de ne plus être seul, la chaleur d'un compagnon. Mais tout avait été soufflé en un instant. Bien avant la venue du mistral. Depuis il volait sans but ni conviction.

Boum ! Du bruit ! L'Oiseau s'alarma. Il n'était pas seul. Il s'envola. Il espérait ainsi se mettre hors de danger et mieux appréhender la situation. Mais le ciel couleur arbre se rapprochait dangereusement.

Et l'Oiseau vit l'Enfant. Ce dernier avait essayé de grimper sur l'étagère pour mieux observer mais était tombé sur les fesses après que son pied eût dérapé. Un humain ! L'Oiseau n'avait aucun doute, il s'agissait bien une de ces créatures bipèdes. Était-ce lui qui l'avait enfermé en ce lieu ?

L'Oiseau se remémora encore la chaleur qu'il avait ressentie la veille. Une chaleur vivante. Provenait-elle de cet humain ? L'Oiseau ne voyait pas d'issue. C'était donc la seule explication qu'il parvenait à trouver. Il se résigna à faire confiance à l'Enfant.

L'Enfant observa en silence l'Oiseau voler jusqu'à lui et se poser en hauteur sur l'étagère.

CHAPITRE 4 : RENCONTRE :

L'Oiseau observait l'Enfant. L'Enfant observait l'Oiseau.

Pas un bruit. Pas un mouvement. Le temps s'était figé sur l'instant. S'il bougeait, l'Enfant craignait de faire fuir l'Oiseau.

S'il bougeait, l'Oiseau craignait d'être attaqué par l'Enfant.

Pas un bruit. Pas un mouvement. Le temps s'était figé sur l'instant. L'Enfant ferma les yeux.

L'Oiseau s'interrogea. L'Enfant tendit la main.

L'Oiseau quitta son perchoir. En un battement d'ailes il vola jusqu'à l'Enfant. Il se posa sur son index et serra ses doigts autour.

L'Enfant ouvrit les yeux et sourit. Il resta ainsi avec l'Oiseau pendant quelques minutes supplémentaires. Puis le temps reprit.

L'Oiseau regarda l'Enfant, dubitatif. Il ne savait pas ce qu'était un sourire. Pourtant il ressentit la bonté qui émanait de l'Enfant. Il se sentait en sécurité. Néanmoins il savait que cela ne pourrait durer.

Dehors le vent souffla. Une rafale claqua les volets contre une vitre. Les nuages masquèrent le soleil un instant seulement. Mais il était trop tard. La magie était rompue.

L'Oiseau pépia. L'Enfant ne parlait pas son langage mais il comprit au fond de lui.

Son protégé voulait retrouver sa liberté. Et il lui fallait désormais le relâcher.

Toujours avec l'Oiseau perché sur son doigt, l'Enfant sortit de la bibliothèque et gravit les marches qui menaient à sa chambre. S'ils devaient se séparer, il souhaitait que cela se produise sur le lieu de leur rencontre.

Ensemble, ils entrèrent là où leurs chemins s'étaient croisés. L'Enfant alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit.

Le vent froid s'engouffra. Mais l'Oiseau était prêt à quitter la chaleur. Il tourna la tête vers l'Enfant et gazouilla. Il éploya ses ailes.

L'Oiseau disparut, envolé. Déjà sa silhouette s'était perdue dans le ciel bleu. Déjà son chant s'était noyé au milieu des autres sons.

Seul, l'Enfant sortit de là où leurs chemins s'étaient séparés.

CHAPITRE 5 : L'ENVOL :

Son regard était vide, perdu dans l'horizon qu'il guettait à travers la fenêtre de sa chambre. L'Enfant attendait. Il espérait. Il était persuadé que s'il restait ici, patiemment, l'Oiseau reviendrait le voir.

L'attente rythmait ses journées. Le matin il se levait, descendait récupérer les quelques victuailles laissées pour lui, mangeait, remontait puis espérait. Les jours et les semaines passaient ainsi, mais jamais l'Oiseau ne venait.

La neige et le vent froid finirent par laisser place au printemps. Les arbres se paraient de verdure. Les primevères coloraient le sol de leurs couleurs chatoyantes. La nature chantait le retour des beaux jours. Mais le cœur de l'Enfant pleurait.

Depuis sa rencontre avec l'Oiseau, et la chaleur qui l'avait empli alors, il souffrait de sa solitude. Il se languissait de son retour, alors même que rien ne le garantissait.

Parfois un pépiement le tirait de ses rêveries ou l'ombre d'une paire d'ailes obscurcissait un bref instant la fenêtre, mais ce n'était jamais l'Oiseau. Où était-il ? Se portait-il bien ? Tant d'inquiétudes se bousculaient dans l'esprit de l'Enfant. Pourquoi se sentait-il si concerné par la vie de cet être qu'il n'avait connu qu'un instant ?

L'Enfant quitta sa chambre et gravit l'escalier qui conduisait au toit. Il s'allongea sur les tuiles d'ardoise et plongea ses yeux dans l'immensité bleue.

Oh ! Comme il désirait lui aussi de pouvoir s'élancer vers le ciel. Oh ! Comme il désirait lui aussi pouvoir s'envoler. Étendre ses ailes et se laisser porter par les courants d'air. L'Enfant se rêvait Oiseau.

Le soleil était à son zénith et une chaude brise soufflait. Ils enveloppaient l'Enfant de leur douce étreinte et lui caressaient le visage. Il aurait aimé rester étalé ainsi pour toute une éternité. Mais il savait que rien ne durait jamais. Bientôt l'astre du jour se coucherait et laisserait place à la lune.

L'Enfant aimait la lune. Sa lumière argentée, tant de fois l'avait rassuré. Elle lui rappelait une mère lointaine, mais aimante, qui veillait chaque nuit sur lui. Ce soir encore, elle serait sa gardienne et sa confidente.

Le ciel se colora de rouge et de rose. Le crépuscule profitait de son court instant de gloire et peignait ses plus belles fresques.

L'Enfant se leva, seul sur son toit. Le vent soufflait et gonflait ses habits. Il se sentait imbu d'une puissance divine et absolue, porté par cette respiration puissante. Il fit un pas en avant et s'arrêta. Il voulait contempler son royaume, les terres de ses sujets.

Les bras écartés il entama un deuxième pas. Les cieux aussi faisaient partie de son domaine. Et bientôt il les rejoindrait. Il tourna sur lui-même. Il recula. Il ferma les yeux et se laissa tomber en arrière, plongeant son regard dans l'azur tandis qu'il plongeait vers le sol.

Et il prit son envol.

Heurta-t-il les primevères ou s'éleva-t-il jusqu'au firmament ? Seule la lune en fut témoin, car le soleil déjà s'était couché.

Mais tous l'entendirent murmurer à l'intention de l'Oiseau : « Si j'avais moi aussi été un oiseau, si nous avions pu nous comprendre, m'aurais-tu laissé voler à tes côtés ? »

Dispersés aux quatre vents, les mots disparurent. Le silence retomba, tel une chappe de plomb.

Et il prit son envol.

*Sous la lune d'argent, un oiseau bat des ailes. Pour la première fois, le voilà qui s'envole.
Dans la nuit noire, le voilà si près du sol, Mais il s'élève, car il ne rêve que d'elle.*

*Le vent le porte là, enfin le guide ici ; Le revoilà qui plane encore jusqu'ici.
Il a fait des cieux son tout nouveau royaume.*

*De l'Oiseau ou de l'Enfant, qui au fond sauva L'autre ?
Des paumes ou des ailes qui réchauffa, L'autre ?
Une douce étreinte peut-elle tout soigner ?
Ou sommes-nous condamnés à nous éloigner ?*

*Il a fait des cieux son tout nouveau royaume. Le revoilà qui plane encore jusqu'ici ;
Le vent le porte là, enfin le guide ici.*

*Sous la lune d'argent, un oiseau bat des ailes. Voilà qu'il s'envole, l'été est arrivé.
Et je chéris toujours cette douce nuit d'été,
Car pour moi elle restera toujours la plus belle.*

